

indiens pour qu'ils se rendissent à la mer par trois routes différentes, afin d'obtenir des renseignements sur la côte. Le nègre par contre devait s'avancer à cinquante ou soixante lieues vers le nord afin de voir si dans cette direction, « il pourrait découvrir quelque chose d'important sur ce que nous cherchions. Je convins avec lui que s'il apprenait qu'il y eût des contrées peuplées, riches et considérables, de ne pas s'avancer davantage ; mais de retourner en personne ou de m'expédier des Indiens avec un signal dont nous étions convenus. Si c'était un pays de grandeur ordinaire, il devait m'envoyer une croix blanche longue d'une palme ; s'il était plus important, la croix devait avoir deux palmes, et si ce pays était plus considérable que la Nouvelle-Espagne, le signe était une grande croix ¹. » Frère Marcos ne s'éloignait des côtes qu'avec défiance, et il obéissait en cela directement aux instructions du vice-roi Mendoza.

Il ne fut pas peu surpris quand, quatre jours déjà après le départ d'Estévanico, arrivèrent des indigènes que ce dernier lui envoyait avec une croix de la grandeur d'un homme et avec l'invitation « de partir à l'instant sur ses traces, qu'il avait trouvé des gens qui lui parlaient d'un pays le plus grand du monde, et qu'il avait avec lui des Indiens qui y avaient été, il m'en envoyait un. Il me fit dire des choses si surprenantes sur sa découverte que je refusai de les croire avant de les avoir vus... » Il questionna donc l'Indien ; qu'il trouvait très raisonnable, et ce dernier lui dit : « qu'il y avait trente journées de marche depuis l'endroit où était Estevan jusqu'à la première ville du pays que l'on nomme Cibola... Il affirme et il certifie que dans cette première province il y a sept villes très grandes qui toutes appartiennent à un souverain. On y voit de grandes maisons de pierres et de chaux ; les plus petites ont un étage surmonté d'une terrasse : il y en a de deux et de trois étages. Celle du souverain en a quatre fort bien ordonnés. On voit à la porte des maisons principales beaucoup d'ornements en turquoises, pierres très communes dans le pays. Les habitants de ces villes sont très bien vêtus. Il me donna

1) *Relation*, p. 260.

beaucoup d'autres détails sur ces sept villes et sur d'autres provinces plus éloignées et plus considérables que celle des sept villes ¹. »

Quoique pressé de suivre les traces du nègre, fray Marcos dut attendre le retour des messagers qu'il avait envoyés à la côte, et ceux-ci revinrent en effet le jour de Pâques fleuries. Leurs rapports n'étaient pas encourageants, ces côtes étaient pauvres, ainsi que les îles qui les bordaient. Leurs habitants (évidemment les *Seris*)², qui vinrent avec les messagers lui apportèrent : « des boucliers de cuir de vache bien travaillés, et assez grands pour couvrir des pieds à la tête ; il y a des orifices pratiqués en haut de l'endroit où la poignée est fixée afin que l'on puisse voir étant derrière. Ils sont si forts, que je ne crois pas qu'une arquebuse les traverse. » Ce que le franciscain prend ici pour des boucliers en peau de bison, était selon toute probabilité en peau du grand cerf rouge (*Cervus canadensis*) ou brun, qui descendait jusque dans les parties montagneuses du nord du Sonora. La taille de ce magnifique animal ne le cède guère en hauteur au bœuf domestique. Par une singulière coïncidence il arriva le même jour « trois Indiens de la race que l'on appelle Peints. Ils avaient le visage, la poitrine et les bras peints, ils habitent dans la direction de l'est. Un certain nombre résident dans le voisinage des sept villes. » Ces naturels étaient des Pimas ³.

Dans la pensée qu'Estévanico l'attendait en chemin ainsi qu'il avait été convenu, le religieux se mit en marche pour l'atteindre et partit de Vacapa le matin du surlendemain de Pâques. Il avait avec lui entr'autres deux Seris de l'île de Tiburon et trois Pimas de l'est. Mais Estévan ne l'attendit pas, il continua

1) *Relation*, p. 261. Herrera donne moins de détails. (*Hist. général*, dec. VI, p. 157.)

2) Les Seris habitaient les côtes, et s'étendaient du côté de l'Est, jusqu'à près du centre du Sonora ; au sud, au moyen des Guaymas (une de leurs branches), ils s'approchaient des Yaqui. Ribas, *Hist. de los Triunfos, etc.*, lib. VI, cap. 1, p. 358 : « ere sobremana bozal, sin pueblos, ni casas, ni sementeras. No tienen rios, ni arroyos, y beuen de algunas lagunallas, y charcos de agua. »

3) A l'heure qu'il est les Pimas du Gila décorent leurs villages au moyen de peintures bizarres et frappantes. Les Pimas inférieurs vivent à l'est de Matape.

son chemin en avant, se contenta d'envoyer à son supérieur de temps en temps des messagers avec des croix d'une grandeur égale à la première. Castañeda dit : « il, crut se procurer le plus grand honneur en allant seul à la découverte de villes aussi célèbres »¹; c'est possible, mais son ambition lui coûta bien cher plus tard.

Pour se former une idée de la route que suivait le moine ainsi que de celle du nègre, il faut se rappeler d'abord qu'ils cheminaient vers le *nord*, et ensuite que des Indiens qui *connaissaient le pays* les guidaient de *bon gré*; donc par les chemins les plus directs possibles. Ce chemin était connu et, quoiqu'il ne fût pas une route dans notre sens actuel, il y avait pourtant des communications régulières à des intervalles rapprochés, entre Cibola et l'intérieur de Senora. Lorsque, deux jours après celui de son départ, fray Marcos atteignit l'endroit où il espérait trouver Estévanico, il reçut de la part de ses habitants des informations encore plus précises, ils lui dirent « qu'ils allaient à la première ville nommée Cibola, et qu'on les y occupait à creuser la terre et à d'autres ouvrages; que les habitants leur donnaient des cuirs de vaches et des turquoises en paiement; que tous les habitants de cette ville portaient aux oreilles et au nez des turquoises fines et belles². » Outre les informations qu'il avait obtenues à Vacapa on lui dit: que les gens de Cibola étaient vêtus de coton, qu'ils portaient des ceintures de turquoises, des manteaux et des cuirs de vaches très bien travaillés. En outre de Cibola il y avait trois autres royaumes nommés Marata, Acus, et Totontec³.

Des rapports commerciaux réguliers ont existé entre le Sonora et les Indiens des pueblos du Nouveau Mexique jusqu'en 1859⁴. Ces derniers venaient en caravanes au mois d'octobre, apportant de leurs produits industriels et des peaux de buffles. Ils les échangeaient contre des marchandises du pays, des plumes de perroquets, des coraux et des coquillages des côtes. A l'heure

1) *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. III, p. 11.

2) *Relation*, p. 261.

3) *Idem*, p. 263, Herrera (déc. VI, p. 263) écrit Tontec.

4) Ce fut la douane mexicaine qui fit cesser ces caravanes régulières.

qu'il est, quand on demande aux Pueblos du rio Grande comme à ceux de Zuni, d'où leur sont venus les matériaux qui composent leurs ornements les plus sacrés, ils répondent brièvement : *Puerto de Guaymas*. Beaucoup de ces objets sont très anciens et datent d'une époque très reculée. Il y avait donc un commerce antique entre le nord et le sud, il était de proportions modestes et nullement aussi pompeux qu'on a souvent voulu le faire croire, car où il n'y a pas de monnaies il n'y a guère d'opulence. Ce commerce ou trafic a lieu et a eu lieu de tout temps, même entre des tribus ennemies, et c'est ainsi que des objets tirant leur origine du nord, du sud, de l'ouest ou de l'est, ont pu passer graduellement et petit à petit de main en main aux limites opposées du continent. La guerre aidait à ces mutations, quand on surprenait et rasait un village, des objets inconnus et frappants étaient recueillis, on les préservait, premièrement comme souvenir, ensuite comme relique et finalement comme objet de culte. Mais avec ces objets, le commerce et la guerre transmettaient de même les connaissances géographiques et ethnographiques. On savait, à Pecos, l'existence du Mississipi¹, parce que les grandes plaines inhabitées qui se trouvent à quelques jours de distance de cet ancien pueblo devenaient, par la chasse du buffle à laquelle les Indiens de l'Arkansas comme ceux du rio Grande se rendaient périodiquement, la bourse où les nouvelles de l'une des moitiés du continent s'échangeaient contre celles de l'autre. Ces nouvelles, confiées à la mémoire seulement, étaient dénaturées avec le temps, et les noms locaux surtout devenaient souvent méconnaissables.

C'est ainsi qu'il m'a été impossible de trouver jusqu'ici le mot de Cibola, comme indiquant une localité quelconque. Il y a, dans la langue opata : *Ci-vo-na-ro-co*; mais ce nom s'applique à un sentier très dangereux aux flancs d'un rocher qui surplombe le rio Yaqui supérieur à l'Est de Huachinera. Il veut dire : le rocher où l'on fait un détour (*el peñasco en donde rodéan.*) Les Pimas de l'Arizona appellent : *Ci-vano-Qi* (la maison de Civano),

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. XII, p. 72, cap. XIII, p. 77.

la ruine appelée Casa Grande, sur le rio Gila, au nord-ouest du Tucson; mais cette localité est hors de cause par le fait qu'elle est au nord-ouest du centre de la Sonora, trop rapprochée pour correspondre à l'itinéraire du père Marcos, et que selon les traditions des Pimas, ses maisons étaient déjà abandonnées au xvi^e siècle. En outre, d'après les rapports sur l'expédition subséquente de Coronado, Cibola était une terre *froide*¹, tandis que Casa Grande a un climat littéralement torride. Le mot de Cibola doit donc être emprunté à un idiome autre que ceux de Sonora et de l'Arizona méridional.

Si le fait est vrai, que les habitants de l'endroit d'où le nègre avait envoyé au frère Marcos les premières nouvelles de Cibola allaient là-bas pour y *travailler*, alors ces Indiens étaient sédentaires chez eux. Dans ce cas, c'étaient des Opatas, ou Joyl-ra-ua; car les Seris ne se seraient pas prêtés à des services pareils. Trois journées de marche au nord de Matape amenaient le voyageur dans la vallée, alors comme aujourd'hui bien peuplée (relativement), du rio Sonora près de Bánamichi. Mais il se pourrait aussi qu'il ait pris plus à l'ouest. En tous les cas, il chemina depuis Vacapa, pendant cinq jours, de village en village, reçu partout avec tous les égards, fêté et choyé, et trouvant, d'étape en étape presque, des croix plantées par Estévanico comme signes d'encouragement. Tous les habitants portaient des turquoises, et ils avaient des soi-disant cuirs de vaches en abondance. Tous parlaient de Cibola comme d'un lieu à eux bien connu². Il y a certainement de l'exagération quand le missionnaire parle de ces objets dans ces termes. Il est très possible, même probable, que les habitants de Sonora avaient des peaux de bisons, mais ce n'était certainement pas en quantités aussi considérables. Il en est de même des turquoises. Cependant tout indique une population sédentaire et traficante; autant que les Indiens pouvaient

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 55; Jaramillo, *Relation*, p. 369: «Le pays est froid.»

2) Fr. Marcos de Niza, *Relation*, pp. 264, 266, 267; Herrera, (dec VI, p. 157), est plus bref, mais il confirme néanmoins. C'est tout naturel du reste, car il a évidemment copié le rapport de fray Marcos, lequel se trouve actuellement dans les archives espagnoles.

l'être, et ceci se rapporte mieux aux Opatas du rio Sonora qu'aux habitants de n'importe quelle autre partie du nord de cet Etat. J'opine par conséquent pour le chemin de la rivière indiquée et de la vallée qu'elle traverse, comme celui que le franciscain suivit. Au bout de cette partie habitée il rencontra un désert de quatre jours; non pas une plaine aride comme on est habitué à interpréter ce mot, mais simplement une région où il ne vivait personne. Ces déserts étaient très communs en Amérique alors, car ils séparaient les tribus indépendantes et ennemies, comme autant de terrains neutres¹.

Dans le cas supposé, c'est à Bacuachi, ou peut-être 4 *leguas* au nord, à Mututicachi, qu'il faut chercher la fin de la vallée habitée². Dans ces villages on lui donna de nouveaux détails sur le nord, il entendit dire qu'à Totonteac, on portait des vêtements d'une étoffe grisâtre qui ressemblait à celle dont l'habillement du prêtre était fabriqué. On lui dit qu'il y avait dans le lieu mentionné de petits animaux, qui fournissaient la matière pour fabriquer ce tissu, et qu'ils étaient gros comme les deux lévriers que Estevan conduisait avec lui³.

Il paraît que là aussi, frère Marcos fit une tournée vers la côte et s'assura que, à la hauteur de trente-cinq degrés elle tourne à l'ouest⁴. C'est un peu loin de Bacuachi à la côte du golfe, mais il est certain que dans cette latitude elle prend une inclinaison très décidée vers le nord-ouest. Quant à la position astro-

1) Concernant ces terrains neutres je m'en réfère à mon travail: *On the art of War and mode of Warfare of the ancient Mexicans* (19^e rapport annuel du Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Cambridge, Mass).

2) Mututicachi, ou Motuticatzi est à quatre leguas (18 kilom.) au nord de Bacuachi. La rivière de Sonora se perd près de là dans le sable, pour n'en sortir que près de ce dernier village. Le village indien de Mututicachi dut être abandonné à cause des Apaches. (*Rudo Ensayo*, cap. 1, p. 13; cap. VIII, p. 192), en 1742 environ. Au nord de là, le rio Sonora, alors un petit ruisseau dans les mois de l'année que fray Marcos avait choisis pour voyager, sort d'un *Cajon* très étroit et très long, qui pourrait bien avoir été désert en 1538.

3) *Relation*, p. 267. Cette remarque du frère Marcos, que j'expliquerai plus loin, est basée sur un fait très vrai. Herrera (dec. VI, p. 157), est plus bref, et il dit aussi (*Id.*) «i que le hacian del pelo de unos animales pequeños, que eran del tamaño de unos Galgos Castellanos, que Estevan llevaba consigo.»

4) *Idem*, p. 269. Herrera (*Idem*), dit: «que en los treinta e seis grados buela al Oeste.» Il est certain que le religieux n'a pas pu se transporter à la côte même et en retourner en si peu de temps, mais il aura fait une tournée dans cette direction et aura pris des informations.

nomique elle est fort erronée, mais il n'y a ni à s'en étonner ni à lui en faire un reproche, vu l'état des connaissances et des instruments de l'époque.

Le désert de quatre jours, que le moine eut à traverser alors, est, selon toute probabilité, le pays montagneux entre Bacuachi et la frontière actuelle de l'Arizona. Au nord de Mututicachi le petit rio Sonora débouche d'une gorge longue et étroite, qui laisse peu de places aux demeures d'Indiens agricoles. On peut dire que, depuis sa source à l'Ojo de Agua del Valle, jusqu'à ce débouché, sur une longueur de près de soixante kilomètres, il n'y a que trois endroits, Los Fresnos, Cañada Ancha et Janover-Achi, qui offrent un espace un peu convenable comme sites de villages. Aussi n'ai-je trouvé que peu de ruines indiennes, et celles qui existent sont presque oblitérées. Elles font l'impression d'avoir été abandonnées depuis bien des siècles.

Si, au lieu de suivre le cours de la rivière en remontant, le franciscain prit directement au nord, il dut y trouver alors un désert complet et peu abordable. Il y rencontra des montagnes, telles que la Sierra de San José, la Sierra de los Ajos, qui retardaient sa marche, en forçant même les Indiens à faire des détours. Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les contrées plus à l'ouest, elles présentent des obstacles plus formidables encore. Au sortir des montagnes de Sonoytac ou de l'Altar, le désert de la Papagueria, aride, déboisé, effroyablement chaud, s'étendait entre lui et le rio Gila, et pour traverser cet espace que la branche la plus sauvage de la grande famille des Pimas supérieurs parcourait alors, les mois de mai et de juin étaient les mois propices. Il n'y a guère de choix qu'entre la vallée de Santa Cruz à l'est, et celle de San Pedro à l'ouest pour trouver le passage; fray Marcos sortit de Sonora ¹, après avoir traversé le désert, il rencontra une autre vallée peuplée, dans laquelle il chemina pendant trois jours, pour franchir ensuite un second désert qui

1) Plus à l'est, il y aurait encore le passage par Fronteras (l'ancien Corodéuachi), et ensuite en passant entre la Sierra Chiricahui à l'est et la Sierra de las Mulas, Sierra Peñascosa et la Sierra del Dragón, surmontant la vallée de San-Simon. Il est possible qu'il ait pris cette route, mais je crois plutôt qu'il a suivi le rio San Pedro en le descendant.

s'étendait jusqu'à Cibola et qui devait prendre quinze journées de marche ¹.

En suivant le rio Santa Cruz, il arrivait près de Tucson, un peu plus loin le ruisseau disparaît dans le sable. Le rillito est à sec excepté par de fortes pluies, et la saison des orages ne commence au Tucson que vers la fin du mois de juin. Les quipatas ou jours de pluies lentes, qui font aussi couler les torrents de montagne, sont inconnus après l'équinoxe du printemps. Pour trouver de l'eau il fallait; ou bien s'enfoncer vers le nord-ouest dans le désert aride et sablonneux pour atteindre Casa Grande, ou Riverside aux bords du Gila, ou s'emboucher dans la Cañada del Oro et, depuis l'ancien fort Grant, tenter le passage des horribles montagnes qui bordent le Gila jusqu'à San Carlos, ou enfin, tourner au nord-est et, traversant la Cebadilla, tomber dans la vallée du rio San Pedro. La première de ces voies me paraît un détour si considérable qu'elle est hors de question ², et les deux autres mènent finalement au même but, c'est-à-dire qu'elles aboutissent au Gila quelque part entre San José del Pueblo Viejo et San Carlos ³. En suivant le Santa Cruz, Fray Marcos marchait quelque temps parmi les Pimas du Sonora, pour continuer ensuite parmi les Pimas de l'Arizona.

Si toutefois c'est la vallée du Sonora que le prêtre a suivi, il arrivait tout naturellement au cours supérieur du rio San Pedro et dans les villages des Sobaypuris, une fraction des Pimas que les Apaches forcèrent à se réfugier à San Javier del Bac, vers la fin du dernier siècle ⁴. Les habitations de ces derniers commençaient près de la bourgade actuelle de Charleston, à cinquante kilomètres au nord de la frontière mexicaine ⁵ et les ruines des

1) *Relation*, p. 272.

2) En outre, il n'aurait pas manqué de noter les villages des Indiens Pimas qui se trouvaient tout près de là.

3) Cette partie du Gila n'avait guère d'habitants. Quelques « rancherias » des Apaches se trouvaient éparpillées tant aux abords du fleuve que dans les montagnes du Nord, mais les habitants ne se montrèrent pas.

4) *Rudo Ensayo*, p. 106. Les Sobaypuris abandonnèrent leurs villages en 1762. Arrievita, *Cronica seráfica*, etc., lib. III, cap. xv, p. 410.

5) C'est près de Charleston que les ruines commencent, et non seulement les maisons en pierres brutes et en terre, mais aussi les huttes en branches et terre des Sobaypuris.

villages sont disséminées dans la vallée sur une longueur de cent kilomètres au moins vers le nord. Je crois donc, en attendant des renseignements meilleurs, que c'est par le San Pedro qu'il a atteint l'Arizona et qu'il s'est approché du rio Gila.

(La fin au prochain n°).

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite et fin)

Il est surprenant que fray Marcos ne mentionne aucune rivière jusqu'ici, mais il ne faut pas oublier que tous les cours d'eau entre le Yaqui et le Gila, même le rio Sonora, ne sont que des ruisseaux, avant que les pluies d'été les grossissent. Après être entré dans le grand désert le 9/21 mai¹, il coucha près d'un fleuve la première nuit. Ce fleuve peut avoir été le Gila. Il est à noter ici que cette rivière est assez large et profonde entre San Carlos et le soi-disant Pueblo Viejo, mais que pourtant, s'il n'y a pas de crue extraordinaire, on peut la passer à gué à quelques endroits. Du San Pedro, là où les villages des Sobaypuris terminent, on peut y parvenir en trois jours, et en huit à dix jours de plus on atteint facilement Zuni à pied. Or les seuls villages permanents et bâtis de pierres, qui étaient habités par des indigènes au nord du confluent du San Pedro et du Gila, dans le xvi^e siècle et depuis, sont les pueblos des Zuni et ceux des Moqui. Il est donc naturel de chercher lequel de ces groupes pourrait être Cibola.

Je commence par les Moqui. Entre 1540 et 1599, ce groupe

1) *Relation*, p. 273.